

Créer sa propre mort

Lucie ou un midi en novembre de Fernand Ouellette

Fernand Ouellette, *Lucie ou Un midi en novembre*, roman,
Montréal, Boréal Express, 1985, 228 p.

Gabrielle Poulin

Numéro 40, hiver 1985–1986

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/40131ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Éditions Jumonville

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Poulin, G. (1985). Compte rendu de [Créer sa propre mort : *Lucie ou un midi en novembre* de Fernand Ouellette / Fernand Ouellette, *Lucie ou Un midi en novembre*, roman, Montréal, Boréal Express, 1985, 228 p.] *Lettres québécoises*, (40), 15–17.



Créer sa propre mort

Lucie ou un midi en novembre

de Fernand Ouellette

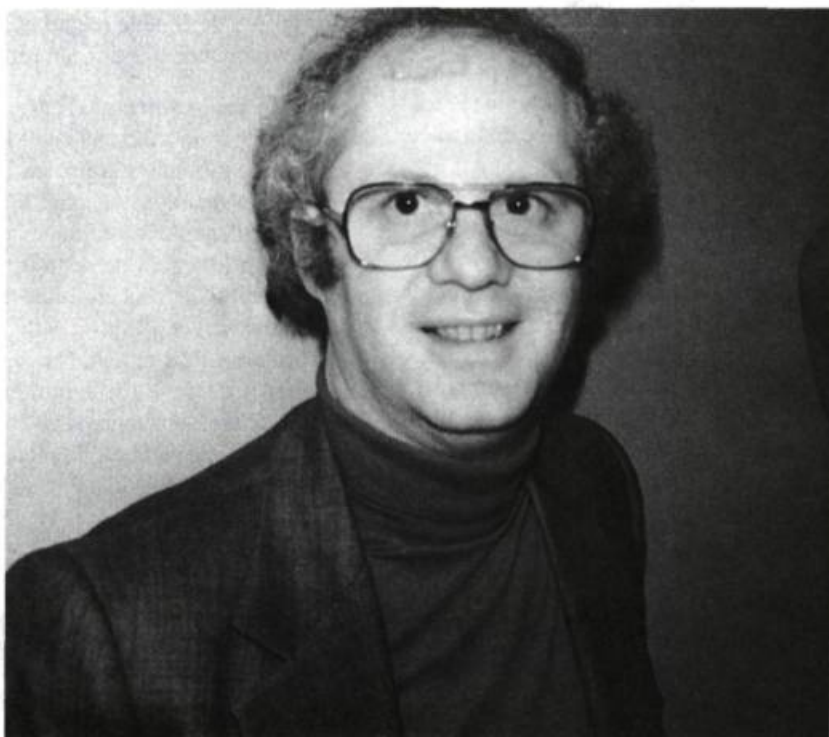
«Peut-être le malheur finit-il par nettoyer les êtres (ou les détruire) comme la poésie nettoie les mots et les convie à dire l'invisible»¹.

Au début de l'excellente étude qu'il a consacrée à la poésie de Roland Giguère et à celle de Fernand Ouellette, le poète Paul Chanel Malenfant écrivait à propos de l'oeuvre de ce dernier: «Comment accorder l'épaisseur du discours critique à la radiation d'une parole énergique qui s'illumine elle-même de l'intérieur, sinon en essayant d'entrer avec elle «en lumière» et en mouvement afin d'en capter, ou plutôt d'en simuler, en ce temps jamais achevé d'une lecture, les multiples métamorphoses?»² L'univers romanesque de l'auteur du *Soleil sous la mort* participe de la même parole énergique et de la même radiation que son univers poétique. Ici, la parole se fait chair. Elle prend un visage et un nom. Lucie «est comme un plan d'eau où miroite la lumière. En elle, par elle, tout semble en harmonie avec le lumineux.»³ Est-ce à dire que les personnages des romans de Fernand Ouellette ne sont rien de plus que des métaphores de la vie et de la mort, de la lumière et de l'ombre, et qu'ils n'ont d'autre réalité que celle, toute transitoire, des êtres condamnés à une perpétuelle métamorphose? Au contraire. Si l'on peut prendre le risque d'entrer avec cette parole en lumière et en mouvement, c'est qu'elle contient suffisamment d'énergie pour entraîner les lecteurs dans l'univers habitable et accueillant qu'elle invente, comme une orbite, en le décrivant et en l'animant. Ce qui ne veut pas dire nécessairement que l'univers de *Lucie ou Un midi en novembre* contienne toutes les commodités et facilités dont croient avoir besoin nos esprits avides de confort, de modernité et... de distractions.

Ici, je dois faire un aveu. Avant de lire *Lucie ou Un midi en novembre*, même si j'avais trouvé des qualités certaines aux deux romans antérieurs⁴ de Fernand Ouellette, je m'expliquais mal pourquoi l'un de nos plus grands poètes et de nos essayistes les plus respectés s'acharnait à tenir le pari de la création romanesque. Aujourd'hui, je crois comprendre. Le défi valait la peine d'être relevé. *Lucie ou Un midi en novembre* offre au lecteur quelque chose que presque plus personne n'ose attendre du roman contemporain. Pour Fernand Ouellette, en effet, le roman constitue une sorte de creuset dans lequel, sous l'action du «feu noir» de

l'écriture, continuent de s'épurer et de se fusionner tous ses dons (et ils sont multiples), les thèmes de sa poésie et de ses essais, ses images fondamentales comme ses «métaphores obsédantes», son expérience humaine, spirituelle et religieuse, ses connaissances artistiques et l'ensemble de ses préoccupations personnelles et universelles.

Il ne faudrait pas que ce trop long préambule laisse l'impression que *Lucie ou Un midi en novembre* est un livre tellement substantiel qu'il en est indigeste. Une des qualités de ce roman, c'est justement sa simplicité et sa limpidité. L'histoire s'appuie sur des points de re-



Fernand Ouellette

Photo: Athé

père chronologique précis (1974, 1976, 1978, 1980), qui ont quelque chose à voir avec l'évolution récente du Québec et avec lesquels les temps du récit composent très naturellement. Il n'y a ici ni piège ni échafaudage mystificateur. Pourtant, le paradoxe qui sert d'assise à cet univers, nulle part le narrateur ne cherche à le camoufler de façon à lui enlever sa puissance troublante, voire déroutante.

La pierre de scandale que rejettent habituellement les bâtisseurs, Fernand Ouellette en fait la pierre d'angle de son roman dans lequel s'inscrit et s'écrit une double histoire de purification et de mûrissement, qui est en même temps un cantique spirituel. Le paradoxe s'affiche déjà dans le titre aux termes contradictoires: *Lucie ou Un midi en novembre*. Lucie, comme son nom l'indique, est un être de lumière. Comme un astre, elle surgit «du noyau même de sa personne». L'équivalence établie par la conjonction «ou» tend à rapprocher, jusqu'à les identifier, les termes antagonistes. Que s'est-il passé ce midi-là en novembre? Lucie est entrée dans sa mort. Il y a eu, du moins momentanément, une éclipse de la lumière que Lucie irradiait. La vie et la mort se sont affrontées. «Qui perd sa vie la sauve.» Si Paul doit renoncer désormais à la présence physique de Lucie, il ne peut pour autant vivre sans elle. À l'instar d'Orphée, il va mettre ses pas dans les pas de la femme qu'il aime pour arriver jusqu'à cette mort qui la dérobe à sa vue. Le roman raconte cette descente vers la mort. Et c'est aussi le paradoxe de cette exploration que la lumière, tout en constituant le point ultime de la quête du narrateur, se donne déjà dans l'obscurité au cœur de laquelle il progresse. La descente aux enfers s'accomplit dans le même élan et dans le même souffle que la remontée victorieuse. La fin et le commencement se touchent jusque dans l'organisation du texte. Chaque ligne, chaque mot de cette écriture, emportée et maîtrisée, dont les images ressemblent à des «pierres empennées», parlent de mort et de résurrection.

Quand Paul Tremblay, le narrateur, entreprend son récit, il a déjà pris une certaine distance avec le drame qu'il s'apprête à raconter: «Il me semble que tout a commencé par un incident à première vue anodin.» Les éléments de l'opposition sont en place: *tout et un incident anodin*. Cette opposition initiale contient

aussi le projet du narrateur. Il s'agit de revivre, sur un autre mode, l'extraordinaire rencontre de Lucie, la relation amoureuse qui s'en est suivie et l'ultime séparation. Non pas reconstituer, mais bien vivre dans l'écriture ce qui, autrement, resterait inénarrable. Paul relit ses propres notes, son «nocturnal»; il puise dans le journal de Lucie, dans ses lettres et dans les lettres d'amis très chers. Il évoque également le souvenir de rêves qui ont été comme autant de signes avertisseurs ou de véritables mises en abyme de l'oeuvre de sa vie et de celle de la vie de Lucie. Le don du narrateur-poète lui permet de rassembler en un tout vivant des éléments qui paraissaient dispersés, de pénétrer le sens caché, de découvrir «l'en-dessous», l'intangible, «l'admirable». Les voix de Paul et de Lucie se répondent, s'entremêlent, se confondent: «...Parfois je retrouve «mes mots» dans son journal, mes propres tournures... Nous avons été par instants tellement imprégnés l'un de l'autre. Il me sera souvent difficile de savoir *qui* écrit...»⁵ Il n'y a, en effet, rien de rigide dans le procédé de relations parallèles d'un événement ou d'une rencontre, tel qu'il est employé ici. Le lecteur a l'impression de se déplacer dans ce texte comme dans une galerie d'art. C'est lui qui bouge à la recherche du meilleur éclairage ou du meilleur angle. Il perçoit, petit à petit, à travers les portraits qui lentement s'ébauchent ou sortent de l'ombre, les affinités de tempérament, les différences, la couleur propre de chaque regard et même la vision du monde que chacun reflète.

Lucie est peintre-graveur. Elle est hantée par la mort horrible de Michel, le compagnon qu'elle n'a pas pu ou voulu suivre au Nicaragua. L'obsède aussi la mort accidentelle de sa mère et de sa soeur. Par le regard de ses morts et surtout par celui de Michel, Lucie découvre la souffrance et l'injustice du monde. Désormais, elle s'emploie entièrement à témoigner de cette révélation en préparant un «livre-cénotaphe» dans lequel elle veut mettre en parallèle le récit de faits réels, qu'elle demande à Paul de recueillir, et les eaux-fortes que lui inspire la violence du monde.

Paul Tremblay est écrivain et professeur. C'est un «colosse au pied d'argile». Il a assisté, impuissant, à la destruction de son épouse Fabienne dont il avait fait le «bouc émissaire de toutes les aberrations de notre société».⁶ Pour Lucie et

pour Paul, Michel et Fabienne, qu'ils n'ont pu accompagner jusqu'au bout, sont deux «fantômes vampires». Pendant la période de leur vie commune, Lucie et Paul, dont les destins se lient irrémédiablement, perdent tous deux leur père. Lucie a cru détester le sien: elle apprend à lui pardonner; Paul vit cruellement l'absence de celui pour lequel il éprouvait une véritable passion.

Paul et Lucie ont aussi des amis respectifs: Henri et Jean-Claude, qui jouent dans ce drame plus que le rôle de simples confidents. En réalité, les personnages de *Lucie ou Un midi en novembre* baignent dans la même lumière et dans les mêmes ténèbres. La communauté de leur destin, ou plutôt une véritable «communion», les relie les uns aux autres. Comme Paul, dont toute la vie a été marquée par le souvenir de sa visite au ghetto de Varsovie, Lucie est tragiquement «consciente de la nécessité d'établir un lien avec les morts».

La réunion de tout ce «beau monde» et l'exploration de si «bons sentiments» auraient pu, il va sans dire, composer un roman «édifiant» et... insupportable. La lucidité du narrateur, impitoyable à l'égard de ses propres faiblesses et de ses manques, la finesse d'observation et la puissance d'analyse du romancier ont rendu possible la création d'êtres vivants, complexes, déchirés par des appels contradictoires, des êtres crédibles qui ne triomphent jamais. Car l'objectif, ici, n'est pas de triompher, mais, beaucoup plus humblement d'équilibrer la dérision: «La lumière de l'amour, écrit Paul, devenait malgré moi la seule force qui pût dévisager la dérision.»⁷ Plus loin il précise: «Fallait-il que mon bonheur puise dans la nuit sa radiation noire?»⁸

Lucie ou Un midi en novembre: roman d'analyse psychologique? Roman «traditionnel», à la Mauriac ou à la Bernanos? En parlant de Lucie, le narrateur écrit à un moment donné: «Elle était faite pour vivre à l'unisson avec les grandes coulées visibles de l'infini. Elle n'aurait pu se satisfaire des seules questions que nous posons à l'intelligence. Ni, en art, des seuls problèmes de forme.» À l'appui de son assertion, il cite un court passage du journal de Lucie: «Je me fous de rater la «modernité». Pourquoi nous faisons-nous tant de mal? Qu'est-ce que le diable? Satan? Quoi comprendre à l'histoire, au présent? Même le travail sur la toile n'a de sens que s'il correspond à un acte de liberté.»⁹ Oui, le roman de



Fernand Ouellette échappe à toute tentative de classement: il s'écarte d'emblée des modèles antérieurs, des courants de la modernité et de ceux de la mode. «À quoi bon écrire, pensais-je, si c'est pour tomber dans la frivolité, dans l'insignifiance, dans la «forme».»¹⁰ En choisissant de poursuivre sa quête intérieure dans l'univers du roman, l'auteur de *Ici, ailleurs, la lumière* n'a renoncé à aucune de ses exigences spirituelles et artistiques.

Relisant, ces jours-ci, l'étude de Paul Chanel Malenfant, j'ai été surprise et rassurée de voir à quel point tout ce qui est dit là de la poésie de Fernand Ouellette peut être appliqué également à sa prose. «Sa poésie, en un sens, écrit Paul Chanel Malenfant, est symphonique; faite d'échos et de rappels, de thèmes insistants et de modulations en sourdine, elle se reprend sans cesse, elle s'interroge et se répond. Musique sérielle ou «symphonie inachevée»: elle n'épuise jamais, avant le silence ou le blanc, la tension de ses rumeurs et le mouvement infini de ses métamorphoses.»¹¹ Dans *Lucie ou Un midi en novembre*, l'écriture de Fernand Ouellette ne subit aucune perte d'énergie, car la poésie continue de «nettoyer les mots» et de les transfigurer. Des images fortes, audacieuses et justes se lèvent tout à coup, qui assument le réel, la vie quotidienne des hommes et des femmes, leurs pulsions érotiques et les projettent au-delà de leurs propres limites: «[...] au contact de sa chair [celle de Fabienne], mes mains noircissaient.»¹² La mort aussi est un «feu noir»¹³ et

l'amitié de Paul et d'Henri est «recouverte d'un lustre noir».¹⁴ Et que dire de l'admirable figure de l'arbre «qui contient en lui une profonde nostalgie»?¹⁵ À côté de ces images aussi nécessaires que troublantes, d'autres, m'a-t-il semblé, ne réussissent pas tout à fait à se dégager d'une certaine gangue de préciosité: «Fabienne hantait si profondément les souvenirs de mon corps, comme des foyers de braise jamais éteints.»¹⁶ «Mes sourires atteignaient le rire.»¹⁷ Il est vrai que, replacées dans leur contexte, la plupart d'entre elles retrouvent leur nécessité et leur efficacité, notamment dans les chapitres très incantatoires, qui constituent, au cœur du récit et au cœur de cette descente vers la mort, des paliers ménagés par une lumière diffuse dont la source demeure invisible. À chacune de ces haltes, narrateur et lecteur cèdent à l'appel et à l'envoûtement de la contemplation. «Des lumières uniques, des coulées de lave, des noyaux noirs se mettent à étinceler.»¹⁸

Oui, *Lucie ou Un midi en novembre* est un roman très beau et très grave dont l'écriture et le destin des êtres qu'elle prend en charge ne doivent rien au hasard, si ce n'est à ce hasard que l'Art et l'Esprit ont le pouvoir de vaincre quand ils triomphent du désordre et de la dérision. □

1. Fernand Ouellette, *Lucie ou Un midi en novembre*, roman, Montréal, Boreal Express, 1985, 228 p. (p. 223).
2. Paul Chanel Malenfant, *La Partie et le tout*, lecture de Fernand Ouellette et de Roland Giguère, coll. «Vie des lettres québécoises, n° 20», Québec, les Presses de l'Université Laval, 1983, 399 p.
3. *Lucie ou Un midi en novembre*, p. 25.
4. *Tu regardais intensément Geneviève*, Montréal, 1978, 184 p. *La Mort vive*, Montréal, Quinze, 1980, 208 p.
5. *Lucie ou Un midi en novembre*, p. 12.
6. *Ibid.*, p. 55.
7. *Ibid.*, p. 29.
8. *Ibid.*, p. 47.
9. *Ibid.*, p. 158.
10. *Ibid.*, p. 90.
11. Paul Chanel Malenfant, *La Partie et le tout*, p. 40.
12. *Lucie ou Un midi en novembre*, p. 52.
13. *Ibid.*, p. 73.
14. *Ibid.*, p. 78.
15. *Ibid.*, p. 22.
16. *Ibid.*, p. 17.
17. *Ibid.*, p. 21.
18. *Ibid.*, p. 25.

le-mo-di
s'lisent
nouveau.



ROY, Lucille. *L'Appassionata*. Sudbury, Prise de Parole, 1985, 192 pages, ISBN 0-920814-79-4, 14,95\$.

Lucille Roy brosse un tableau captivant des relations humaines et de la vie de couple. D'expérience en expérience, le lecteur est saisi par le personnage principal qu'il voit avancer, reculer, repartir à la recherche de "son" univers. Un roman délicieux, une lecture savoureuse...

L'élégance à la portée de tous!
Abonnez-vous à la collection **DE VILLE**

- Cinq titres par année de haute qualité.
- Reliure ... cousue-caisse en lin noir.
- Couverture ... estampillée or.
- Une **ECRITTOIRE** contenant un livre **DE VILLE** en blanc, un stylo noir et or ainsi que du papier à lettres.

Découvrez tous les avantages de l'abonnement! Expédiez ce bon de retour et recevez un petit cadeau gracieuseté de Prise de Parole.



Nom: _____

Adresse: _____

Code postal _____

No de tél.: () _____

signature _____



PRISE DE PAROLE
C.P. 550
Sudbury, Ontario
P3E 4R2
(705) 675-6491

